



CENTRE CULTUREL CHRÉTIEN DE MONTRÉAL

À la Pentecôte, il s'est passé quelque chose : mais quoi donc ?

Raymond Bourgault s.j. (1917-1994)

Les poètes qui ont alimenté la foi des premiers chrétiens ont parlé de l'Esprit à propos de la conception de Jésus, de son baptême, de sa bienfaisance, de sa mort, de sa résurrection et de sa seigneurie. Ils ont fait un symbole englobant et localisant qui venait au-devant des attentes de ceux dont ils thématisaient les expériences spirituelles. On peut entrevoir comment s'est opéré cette lecture ardente d'un vécu lui-même dramatique.

Les expériences les plus signifiantes ont commencé entre la Pâques et la Pentecôte de l'an 30. Quelques hommes et quelques femmes qui avaient été interpelés par la vie et l'enseignement de Jésus, se sont trouvés, devant sa fin misérable, interloqués, muets, honteux et apeurés, acculés au silence et à la réflexion. Lentement, ils se sont remémoré ses gestes, ses paroles et son mystérieux destin : il avait pourtant passé en faisant le bien, il avait parlé admirablement bien du Royaume, et cependant il avait été outragé et crucifié comme criminel. Comment comprendre cette absurdité ? Mais c'est là où le plus grand désespoir est possible que jaillit la plus haute espérance. Et elle jaillit en effet. Car certains, qui avaient espéré que ce serait lui qui libérerait Israël et qui, fréquentaient toujours la synagogue, entendaient lire des Écritures, ont cru comprendre qu'il fallait désormais les interpréter de façon toute nouvelle. Ils ont donc scruté et médité la Parole. Ils ont comparé, disputé, discerner. Petit à petit, en quelques groupes restreints et d'abord secrets, la lumière s'est faite et un jour elle éclata, évidente et incontournable, et leur cœur se réchauffait à constater que tout concourait à éclairer le paradoxe de ce départ qui était un retour.

Ils ne se contenaient plus de joie et ils étaient impatients de la communiquer. Ils décidèrent donc de monter à Jérusalem pour la Pentecôte, convaincus que l'Affaire-Jésus n'était pas terminée et qu'il allait encore se passer quelque chose. Et ce qui se passa fut qu'ils n'eurent plus peur de dire ce qu'ils pensaient. Ils se mirent donc à parler ouvertement du Crucifié comme du Seigneur qui devait venir et triompher de l'ennemi par excellence du

genre humain : la mort, la crispation morbide et exaspérée des hommes sur leur mode actuel d'existence. Ils étaient ivres de convictions et d'allégresse rayonnante et non pas de vin doux ! On s'en rendit bientôt compte à constater quelle performance, quelle profondeur, quelle cohérence avaient leurs propos.

C'est d'après ces événements que les poètes-prophètes croyants ont commencé à parler de cette prédication chaleureuse comme d'une activité prophétique et de l'Esprit comme de sa source. Quelqu'un déniche le passage de Joël où il était prédit qu'un temps viendrait où non seulement les vieux mais aussi les jeunes prophétiseraient et non seulement les hommes mais aussi les femmes. Et cela se réalisait ! Donc l'Esprit était donné.

Si cette interprétation est exacte, il ne serait pas tout à fait juste de soutenir que les disciples ont fait à la Pentecôte une expérience de l'Esprit et que l'Esprit a été directement éprouvé. Il faut plutôt dire qu'il s'est passé quelque chose qu'on ne pouvait mieux comprendre qu'en évoquant la symbole vététotestamentaire de l'Esprit un événement métempirique, la composante non observable d'un ensemble d'expériences personnelles et collectives.

En tout cas, l'Église avait ainsi trouvé l'un des codes producteurs de la symbolique à l'intérieur de laquelle elle pouvait rendre pensable le mystère de l'existence nouvelle qui était offerte aux hommes. L'esprit était un concept englobant qui projetait sa lumière sur tout. Aussi, de proche en proche, remonta-t-on jusqu'aux origines. Si l'Esprit avait été donné presque visiblement à la Pentecôte, rien n'empêchait de raconter qu'il avait été obscurément signifié à quelques uns dès le « soir de Pâques » (Jn 20, 22). Et si le Seigneur qui envoie l'Esprit n'est pas différent du Crucifié, on pouvait enseigner que c'est en mourant qu'il avait remis l'Esprit (Jn 19, 30). Mais pour le remettre ainsi, il fallait qu'il l'eût depuis le début de son activité : c'est ce qu'on raconta comme étant advenu au baptême (Jn 1, 30). Luc peut même penser que ce fut dès sa conception que Jésus avait l'Esprit et que c'est lui qui avait été la cause de sa toute première formation dans le sein de Marie (Lc 1, 35). **On est donc venu à rebours depuis la Pentecôte jusqu'à la conception virginale.** Parvenus à cette origine, on était capable de penser que si l'on est fait enfant de Dieu dans le Fils unique, on a aussi, lors de cette nouvelle naissance, cet Esprit de Dieu qui fait dire comme Jésus : « Père » (Rm 8, 15).

Luc est aussi le seul à avoir fait du don de l'Esprit, un événement ponctuellement distinct et à avoir composé un récit de la Pentecôte haut en couleurs. Il s'est inspiré en particulier des antiques théophanies où Dieu se manifestait dans le vent et le feu; du récit génésiaque de la Tour de Babel où les langues furent confondues, au contraire de ce qui arrive à la naissance de l'Église : d'une liste de peuples qui faisaient partie d'un empire

oriental : peut-être aussi de la signification que l'on commençait, chez les Juifs, à donner au monde, non plus par Moïse mais par Jésus.

L'Église n'a pas reçu pour elle-même le baptême de l'Esprit mais pour le profit de tous. Elle doit aimer héroïquement et apprendre aux hommes par ses engagements encore plus que par ses paroles ce que c'est que d'aimer ses amis : s'il le faut par le don la vie même. Le disciple n'est pas au-dessus de son maître. L'Esprit qu'ils ont reçu de lui pousse les meilleurs d'entre eux au désert pour y affronter les Puissances et libérer ceux qui, leur vie entière, sont asservis par la crainte où ils sont de perdre le mode d'existence qui est le leur ici bas. **L'expérience d'amour absolu de Jésus et l'expérience de foi des disciples ont été condensés dans une Parole qui, aujourd'hui encore, pénètre jusqu'à la jointure de l'âme et de l'Esprit (He 4, 12).**

Paru dans la revue *Relations*, 1979
Retranscription par Luc Lepage
Archives de Raymond Bourgault